

PETIT HISTORIQUE DU POÈME EN PROSE

- **XVIIIe** : le poème en prose n'existe pas encore mais l'on commence à se rendre compte que la prose aussi peut être poétique. Certains romans de Rousseau et Chateaubriand comporte des passages très poétiques que l'on a appelés « **prose poétique** ». On comprend alors que la poéticité d'un texte n'est pas forcément liée à son genre et sa forme.

- **XIXe** : Naissance du poème en prose

- *Gaspard de la nuit* d'Aloysius Bertrand est considéré comme le **1er poème en prose** en 1842.

- Cette forme nouvelle n'acquerra **ses lettres de noblesse** qu'avec **Baudelaire** dans son recueil *Les Petits poèmes en prose*, parus en 1869 et sous-titré « Le Spleen de Paris ».

- Lautréamont, *Chants de Maldoror*, 1869. Ces chants laissent libre cours à l'imagination et à une révolte virulente. On peut parler de poésie hallucinée en raison de l'abondance d'images oniriques et de la déformation du réel. Une veine satanique et bouffonne traverse cette œuvre.

- Rimbaud, *Illuminations*, 1870, à comprendre comme un anglicisme « illuminations » signifiant « enluminures » en français, puisque les textes se présentent comme des visions hallucinatoires.

- **XXe** : le poème en prose est **très en vogue** car il est associé, grâce à Baudelaire, à l'idée de **modernité et de liberté**. Il permet de **s'éloigner du carcan contraignant de la rime** qui emprisonne les idées.

- Très prisé par le mouvement surréaliste, il permet aux auteurs de **donner libre au cours à toute la force évocatrice de l'imagination, du rêve et de l'inconscient**.

- Henri Michaux

- René Char

- Francis Ponge, *Le parti pris des choses*, 1942. Dans ce recueil, Ponge a choisi de mettre à l'honneur les éléments les plus banals et prosaïques de notre quotidien comme le suggèrent le titre des poèmes : « Le pain » qu'il décrit comme une croûte terrestre merveilleuse, « La bougie », « Le cageot », « Le lézard » dont la lettre « z » symbolise et définit le reptile de même que le « v » du « verre » qui donne l'image d'un contenant. A partir de définitions de dictionnaire, l'auteur se prend à rêver et à sublimer les mots les plus quotidiens.

LA VALISE

Ma valise m'accompagne au massif de la Vanoise, et déjà ses nickels brillent et son cuir épais embaume. Je l'embaume, je lui flatte le dos, l'encolure et le plat. Car ce coffre comme un livre plein d'un trésor de plis blancs : ma vêtue⁴ singulière, ma lecture familière et mon plus simple attirail, oui, ce coffre comme un livre est aussi comme un cheval, fidèle contre mes jambes, que je selle, je harnache, pose sur un petit banc, selle et bride, bride et sangle ou dessangle dans la chambre de l'hôtel proverbial.

Oui, au voyageur moderne sa valise en somme reste comme un reste de cheval .

Francis Ponge, « La Valise » in *Pièces*, 1961.

ONDINE

- " Écoute ! - Écoute ! - C'est moi, c'est Ondine qui frôle de ces gouttes d'eau les losanges sonores de ta fenêtre illuminée par les mornes rayons de la lune ; et voici, en robe de moire, la dame châtelaine qui contemple à son balcon la belle nuit étoilée et le beau lac endormi.

" Chaque flot est un ondin qui nage dans le courant, chaque courant est un sentier qui serpente vers mon palais, et mon palais est bâti fluide, au fond du lac, dans le triangle du feu, de la terre et de l'air.

" Écoute ! - Écoute ! - Mon père bat l'eau coassante d'une branche d'aulne verte, et mes sœurs caressent de leurs bras d'écume les fraîches îles d'herbes, de nénuphars et de glaïeuls, ou se moquent du saule caduc et barbu qui pêche à la ligne ! "

*

Sa chanson murmurée, elle me supplia de recevoir son anneau à mon doigt pour être l'époux d'une Ondine, et de visiter avec elle son palais pour être le roi des lacs.

Et comme je lui répondais que j'aimais une mortelle, boudeuse et dépitée, elle pleura quelques larmes, poussa un éclat de rire, et s'évanouit en giboulées qui ruisselèrent blanches le long de mes vitraux bleus.

Aloysius BERTRAND(1807-1841), *Gaspard de la Nuit*, 1842.

LE DÉSESPOIR DE LA VIEILLE

La petite vieille ratatinée se sentit toute réjouie en voyant ce joli enfant à qui chacun faisait fête, à qui tout le monde voulait plaire ; ce joli être, si fragile comme elle, la petite vieille, et, comme elle aussi, sans dents et sans cheveux.

Et elle s'approcha de lui, voulant lui faire des risettes et des mines agréables.

Mais l'enfant épouvanté se débattait sous les caresses de la bonne femme décrépite, et remplissait la maison de ses glapissements.

Alors la bonne vieille se retira dans sa solitude éternelle, et elle pleurait dans un coin, se disant : — « Ah ! pour nous, malheureuses vieilles femelles, l'âge est passé de plaire, même aux innocents ; et nous faisons horreur aux petits enfants que nous voulons aimer ! »

Charles Baudelaire, *Le Spleen de Paris*, 1869.

CHERIR THOUZON

Lorsque la douleur l'eut hissé sur son toit envié un savoir évident se montra à lui sans brouillard. Il ne se trouvait plus dans sa liberté telles deux rames au milieu de l'océan. L'ensorcelant désir de parole s'était, avec les eaux noires, retiré. Çà et là persistaient de menus tremblements dont il suivait le sillage aminci. Une colombe de granit à demi masquée mesurait de ses ailes les restes épars du grand œuvre englouti.

Sur les pentes humides, la queue des écumes et la course indigente des formes rompues. Dans l'ère rigoureuse qui s'ouvrait, aboli serait le privilège de récolter sans poison. Tous les ruisseaux libres et fous de la création avaient bien fini de ruer. Au terme de sa vie il devrait céder à l'audace nouvelle ce que l'immense patience lui avait, à chaque aurore, consenti. Le jour tournoyait sur Thouzon. La mort n'a pas comme le lichen arasé l'espérance de la neige. Dans le creux de la ville immergée, la corne de la lune mêlait le dernier sang et le premier limon.

René Char, « Chérir Thouzon », août 1962 in *Le Nu perdu*, 1971.